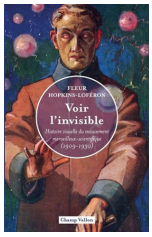
Acta fabula
Revue des parutions
vol. 25, n° 1, Janvier 2024
DOI : https://doi.org/10.58282/acta.17699

Invisible Spectrum

Invisible Spectrum

Christophe Becker



Fleur Hopkins-Loféron, *Voir l'invisible. Histoire visuelle du mouvement merveilleux scientifique (1909-1930)*, Ceyzérieu : Champ Vallon, 384 p. EAN 9791026711889.

Pour citer cet article

Christophe Becker, « Invisible Spectrum », Acta fabula, vol. 25, n° 1, Notes de lecture, Janvier 2024, URL : https://www.fabula.org/revue/document17699.php, article mis en ligne le 01 Janvier 2024, consulté le 13 Juillet 2025, DOI : 10.58282/acta.17699

Christophe Becker, « Invisible Spectrum »

Résumé - Avec *Voir l'invisible, histoire visuelle du mouvement merveilleux scientifique (1909-1930)*, Fleur Hopkins-Loféron explore l'influence des nouveaux régimes optiques apparus à la fin du XIXe et au début du XXe siècle sur le mouvement littéraire dit « merveilleux-scientifique » porté par Maurice Renard (1875-1939), J.-H. Rosny aîné (1856-1940) ou encore Gustave Le Rouge (1867-1938).

Mots-clés - invisible, merveilleux-scientifique, optique, science, science-fiction

Christophe Becker, « Invisible Spectrum »

Summary - With *Voir l'invisible, histoire visuelle du mouvement merveilleux scientifique (1909-1930)*, Fleur Hopkins-Loféron explores the influence of the new optical regimes that appeared at the end of the 19th and beginning of the 20th century on the so-called « merveilleux-scientifique » literary movement led by Maurice Renard (1875-1939), J.-H. Rosny aîné (1856-1940) or Gustave Le Rouge (1867-1938).

Keywords - invisible, merveilleux-scientifique, optical, science, science fiction

Ce document a été généré automatiquement le 13 Juillet 2025

Invisible Spectrum

Invisible Spectrum

Christophe Becker

L'essai que Fleur Hopkins-Loféron consacre au merveilleux-scientifique s'ouvre sur une citation de Maurice Blanchot qui dessine efficacement les intentions de l'autrice : « On dit que les critiques sérieux dédaignent la SF : je les soupçonne en cela de modestie. Ils préfèrent traiter de haut un genre qu'ils n'ont pas les moyens de connaître et qui, de toute manière, n'a pas besoin de leur jugement » (p. 5).

Renvoyée à la paralittérature et à la littérature de genre dite « mineure », à rebours de la littérature dite « blanche », sérieuse et par conséquent adulte, la science-fiction a mauvaise presse. Jugée de piètre qualité à moins de se remémorer les mots tendres de Julien Gracq pour Jules Verne (« mon primitif à moi[1] »), celle-ci passe pour un réduit bien peu confortable dont il parait difficile de s'échapper.

La science-fiction française semble elle-même bien pauvre en comparaison de sa cousine anglo-saxonne, et la vitalité du postmodernisme américain ou britannique, qui permet à des auteurs comme Thomas Pynchon ou Martin Amis[2] d'utiliser des éléments science-fictionnels sans pour autant être cantonnés au genre, parait, *a contrario*, le signe d'une liberté artistique séduisante.

Un nom revient, Verne, une fois de plus, régulièrement considéré comme un horizon indépassable[3] ; preuve que Blanchot avait sans doute raison de ramener la science-fiction à la question de la (mé)connaissance tout en la validant comme objet d'étude ; preuve, s'il en fallait une, que la science-fiction française, quelle que soient le cadre qu'on lui oppose, est trop souvent résumée à une ligne droite qui relie, de loin en loin, l'écrivain nantais au groupe Limite apparu en 1986-87 (Emmanuel Jouanne, Jacques Barbéri, Antoine Volodine, *et al*.) sans rien, ou presque, entre ces productions.

C'est bien ce malentendu que Fleur Hopkins-Loféron, docteure en histoire de l'art et chercheuse dans le domaine des imaginaires scientifique, pseudoscientifique et

[1] « Entretien avec Jean-Paul Dekiss », *L'enfance* (2000), p. 194.

[2] Respectivement avec *Gravity's Rainbow* (1973) ou *Time's Arrow* (1991). Thomas Pynchon est d'ailleurs l'une des influences majeures de William Gibson, figure du mouvement cyberpunk.

[3] Jules Verne est au merveilleux-scientifique ce que les Beatles sont au punk : le rejet qu'il provoque n'empêche pas des renvois quasi-systématiques.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

occulte du xxe siècle, prend soin de dissiper dans son essai, et l'autrice d'entreprendre d'identifier, de faire connaître et de cartographier un pan du patrimoine français et européen victime d'une « amnésie populaire » (p. 345) : le mouvement dit merveilleux-scientifique de 1909 à 1930.

Qu'est-ce que le merveilleux-scientifique ?

Ces noms dont la chercheuse explore le corpus font les belles heures des libraires spécialisés et des bouquinistes, et bien que quelques-uns aient été récemment republiés[4], leurs œuvres demeurent, malgré tout, largement épuisées. Une poignée d'auteurs de romans populaires : Maurice Renard (1875-1939), auteur des *Mains d'Orlac* (1920) qui fait figure de chef de file, J.-H. Rosny aîné (1856-1940), Jean de La Hire (1878-1956), auteur de *Joë Rollon, l'autre homme invisible* (1919), Gustave Le Rouge (1867-1938), père du *Mystérieux Docteur Cornelius* (1912-1913) ou encore Guy de Téramond (1869-1957).

Le mouvement se caractérise par une tension entre le merveilleux et la science. Là où Jules Verne, encore lui, fonde son récit sur une invention (le Nautilus du Capitaine Nemo de *Vingt Mille Lieues sous les mers* (1869) ; la Ville flottante du roman éponyme (1870) ; l'Albatros de *Robur-le-Conquérant* (1886), etc., le merveilleux-scientifique s'appuie sur une hypothèse. Il doit « être crédible et donc prendre l'apparence du vrai » (p. 28) au moment où la science côtoie le surnaturel et le charlatanisme (fakirisme, magnétisme, transmission de pensées et autres renvois à la parapsychologie et aux pseudosciences) sans que la frontière soit encore tout à fait lisible.

De cette seule hypothèse doit suivre un récit cohérent. En validant la science (aujourd'hui réfutée) derrière l'optogramme et autres machines nécrotiques, censées faire de l'œil un appareil photographique, Auguste de Villiers de L'Isle-Adam imagine « une scène fantastique imprimée sur [la] rétine » (p. 300) d'une morte (*Claire Lenoir*, 1867/1887) ; en s'inspirant des travaux d'Hanna Rose Shell sur le camouflage et le mimétisme, Jo Valle conçoit, quant à lui, des soldats invisibles (« L'Uniforme invisible », 1915).

L'article de Maurice Renard « Du roman merveilleux-scientifique et de son action sur l'intelligence du progrès » (revue *Le Spectateur*, octobre 1909) fait office de manifeste et popularise le terme de « merveilleux-scientifique » tout en distinguant le mouvement de la « scientifiction » d'Hugo Gernsback (1926) ou de la science-fiction

[4] Les éditions Okno rééditent par exemple *Les Mains d'Orlac* de Maurice Renard en 2020 avec une préface de Cosima Campa, ou encore *Récits de science-fiction* de J. H. Rosny Aîné en 2021 (avec les textes « Les Xipéhuz », « Nymphée » et « La Mort de la Terre »).

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

traditionnelle[5] et autres « romans d'aventures scientifiques » et « romans d'hypothèse ».

Une archéologie du savoir et une histoire visuelle

Le passage du xixe au xxe siècle qui voit s'éteindre Réalisme et Naturalisme, et où Victor Hugo lui-même finit de regarder tourner les tables[6], est, d'abord, le lieu d'une incroyable vitalité scientifique. Citons, pêle-mêle, la découverte des rayons X, l'invention du laboratoire photographique, du microscope, du télescope ou de la TSF. Autant de trouvailles, ici commodément rangées en chapitres, qui piquent l'imaginaire et interrogent l'idée de regard, de dévoilement, d'hermétisme, mais aussi, et peut-être surtout, notre façon d'adresser l'univers et ses frontières — cet « invisible » qui sert de titre à l'autrice, et qui ne cessera de gagner en visibilité, y compris sur scène[7], tout en conservant une part considérable de mystère.

En créant de nouveaux outils ou régimes optiques, en établissant de nouvelles disciplines et, donc, de nouveaux champs de recherche, la science ouvre un œil neuf sur la médecine et la compréhension du corps humain, sur l'infiniment petit comme sur la profondeur du cosmos. Les microbes, dont Louis Pasteur dévoile l'omniprésence dans les années 1870, suscitent l'écriture de nombreux romans ou nouvelles (*Une invasion de Macrobes* d'André Couvreur, 1909, *Un homme chez les microbes* de Maurice Renard) et éveillent l'imagination. La littérature comme expérience de pensée se plait dès lors à décrire ce monde, le nôtre, qu'on pensait seulement empli d'air et de lumière, en réalité peuplé d'un fouillis de corpuscules, de bacilles, de micro-organismes et d'ondes impossible à voir. Le merveilleux-scientifique, rappelle Fleur Hopkins-Loféron, participe « de l'histoire critique du roman populaire autant que d'une étude de la construction historique du regard » (p. 13) — ce que viennent confirmer les nombreuses illustrations en noir et blanc ou

[5] Le terme date de 1951.

[6] Hugo meurt en mai 1885. Son intérêt pour le spiritisme est analysé dans Guillaume Cuchet, « Victor Hugo, *Le Livre des Tables. Les séances spirites de Jersey* », *Studi Francesi*, 175, vol. LIX-1, 2015, p. 167-168.

[7] « Devenus personnages à part entière de la scène médicale, comme le démontre Bruno Latour, les microbes tiennent la tête d'affiche du spectacle donné au Théâtre des Menus-Plaisirs, *Les Invisibles*, consacré à l'infiniment petit [*Pl. XIX*]. Donné dès le 18 octobre 1883, alors que l'actualité microbienne bat son plein (vaccin du sang charbonneux, vaccination contre le rouget des porcs, choléra), cette représentation de deux heures fait sensation par la projection des animalcules contenus dans une goutte d'eau. Elle utilise à cette occasion un "microscope géant électrique", combinatoire de deux appareils optiques : le microscope solaire et la lanterne de projection. Cette rencontre fortuite du divertissement et de la connaissance, du merveilleux et de la science, fait écho aux transformations qui s'amorcent au même moment dans le roman et dans le théâtre scientifiques » (p. 183, n. 5).

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

en couleur qui émaillent le volume, couvertures et illustrations, vignettes et publicités.

La qualité de *Voir l'invisible*, sans aucun doute l'un des essais les plus remarquables publiés récemment, doit beaucoup au talent d'écriture de l'autrice qui tisse des liens organiques entre éléments scientifiques et œuvres littéraires, sans que ces dernières ne soient renvoyées à la simple illustration ou au commentaire savant — un écueil que de nombreux essais peinent, aujourd'hui encore, à éviter.

Fleur Hopkins-Loféron revient ici à une part essentielle du travail du chercheur en littérature : fouiller, trier, cataloguer puis faire connaître (le corpus étudié est particulièrement riche et reste, d'abord, une étonnante invitation à lire), le regard de l'enquêtrice participant, en ce cas, à la mise au jour d'un certain nombre d'œuvres majeures et poursuivant le métier de Joseph Altairac, « mentor et ami », disparu en novembre 2020. L'essai, qui ouvre de très nombreuses pistes de recherche, reste, à ce titre, aussi fascinant à lire qu'édifiant.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

PLAN

- Qu’est-ce que le merveilleux-scientifique ?
- Une archéologie du savoir et une histoire visuelle

AUTEUR

Christophe Becker
Voir ses autres contributions
fcaranetti@yahoo.com

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.